

Un nouveau départ  
pour Geneviève

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Un nouveau départ pour Geneviève / Éliane Saint-Pierre

Nom: Saint-Pierre, Éliane, 1961- , auteure

Identifiants: Canadiana 20190038187 | ISBN 9782897833565

Classification: LCC PS8637.A45843 N68 2020 | CDD C843/.6–dc23

© 2020 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture: Luc Normandin

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ÉLIANE SAINT-PIERRE

# Un nouveau départ pour Geneviève



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure  
chez Les Éditeurs réunis

*Une promesse pour Alice*, 2017

*Yändicha : cœur sauvage*, 2016

*Plaines d'Abraham : la bataille de l'amour*, 2014

# 1

— Alors, garde Boivin, vous en pensez quoi?

Geneviève posa de nouveau délicatement la main sur le front de l'homme. Une surface moite. Elle soupira.

— J'en pense que je vais vous signer votre congé pour cet après-midi, répondit-elle.

L'homme regarda en écarquillant les yeux la femme de quarante-cinq ans. Elle était encore belle et portait très joliment sa coiffe blanche d'infirmière.

— Encore! s'écria-t-il. Je trouve vraiment que l'année 1964 commence mal... Ça fait deux congés.

Geneviève leva un doigt et déclara avec fermeté :

— Roger, je ne crois pas que ce soit une bonne idée de travailler avec un bon quatre-vingt-dix-neuf Fahrenheit de fièvre!

Il rit. Geneviève enchaîna :

— Je pense au contraire que vous feriez mieux de vous absenter quelques heures, plutôt que quelques jours, voire quelques semaines! Vaut mieux prévenir que guérir. Et puis souhaitons que 1964 soit une belle année! Parce que l'année 1963 s'est bien tristement achevée avec l'assassinat de John Kennedy...

L'homme hocha la tête en signe d'approbation.

— Oui, d'accord, garde Boivin, obtempéra-t-il. Merci, en tout cas. Ça va m'aider à donner un coup de main à ma femme. Vous avez raison. Il faut voir les choses du bon œil.

— Comment va le petit troisième ? demanda Geneviève, avec bienveillance.

— Bien, mais comme vous savez, il a été malade lui aussi, la semaine dernière.

L'infirmière dodelina de la tête pour exprimer sa compassion.

— Vous pouvez y aller, Roger, déclara-t-elle sur un ton sans réplique. Ne vous en faites pas. Ce n'est pas parce que vous partez cet après-midi que l'usine Moretti va fermer ses portes !

Geneviève Boivin travaillait depuis presque dix ans chez Moretti, une usine fondée en 1899 à Montréal par un Italien originaire de la Sardaigne. Depuis 1960, l'usine tournait à plein régime, surtout depuis le lancement en grande pompe des conserves de spaghetti et autres mets préparés. Elle était la seule infirmière de l'établissement et veillait au bien-être de tous les employés. Parfois ils se blessaient sur les métiers ou, comme Roger, présentaient les symptômes d'un rhume ou d'une quelconque maladie. Geneviève Boivin avait alors tous les pouvoirs et pouvait donner son congé à l'ouvrier souffrant. Mais depuis que le chef de production, parti à la retraite, avait été remplacé par James Cartridge, Geneviève avait vu ses pouvoirs diminués et devait respecter le mot d'ordre : produire ! L'usine, établie au départ à Verdun, avait déménagé depuis dans l'est de la ville de Montréal. Autour de la bâtisse du 5200, rue Hochelaga, heureusement, il y avait un parc et la vue y était à couper le souffle, surtout à l'automne, lorsque les feuilles revêtaient leurs éclatantes couleurs. Quand il faisait beau, le soleil entrait par les larges fenêtres qui étaient

toujours reluisantes de propreté. C'était un emploi bien rémunéré, et Geneviève jouissait de conditions plutôt enviables. Au bout d'une seule année de service, elle avait disposé de deux semaines de congés payés en été, et de deux en hiver. D'une certaine façon, c'était une merveille.

Geneviève connaissait son travail par cœur et elle pouvait affirmer qu'elle l'aimait. Elle se considérait comme privilégiée d'avoir été engagée dans cette usine d'alimentation en plein essor et qui faisait manger tant de monde au Québec et ailleurs. Elle s'entendait bien avec presque tout le monde, car, comme dans tout milieu de travail, il faut savoir être diplomate. Heureusement, Geneviève avait une nature avenante. Elle n'avait jamais eu à se plaindre de qui que ce soit, avait toujours entretenu des rapports cordiaux avec ses collègues, d'autant plus que la plupart d'entre eux étaient aimables. Quant aux autres, ceux qui avaient des caractères plus difficiles, l'infirmière réussissait habilement à les éviter. Même si l'équipe œuvrait dans une grande salle et que les divisions de la plupart des espaces de travail étaient restreintes, tous étaient tellement occupés qu'ils parvenaient à s'isoler des confrères les plus irritants.

À son pupitre, par bonheur situé dans l'infirmierie, une impeccable pièce fermée, Geneviève compilait des renseignements médicaux sur tous les employés et recevait les ouvriers qui avaient besoin d'elle. Ce qui aurait pu sembler monotone à plusieurs employés plutôt grincheux ne l'était pas pour elle. Geneviève appréciait ce qu'elle faisait, surtout quand elle comparait ce boulot à la vie presque passive qu'elle avait eue auparavant, alors qu'elle était mariée et jeune mère.

Après avoir terminé son cours d'infirmière sous la gouverne des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu, Geneviève avait eu beaucoup de difficultés à trouver du travail. Partout où elle allait, on disait qu'on n'avait pas besoin de personnel. On lui disait aussi qu'elle

était trop jeune et qu'elle n'avait pas d'expérience. La plupart des hôpitaux étaient administrés par des communautés religieuses. Conséquemment, la majorité des employées étaient des sœurs. Geneviève avait alors vingt ans. La Seconde Guerre mondiale venait d'être déclarée et la société était bouleversée. De nombreux jeunes hommes avaient peur de devoir un jour partir au front. Ici et là, on annonçait qu'il y aurait des rationnements. Finalement, Geneviève avait enfin pu travailler à l'Hôtel-Dieu, grâce à l'intervention de sœur Berthilie, qui avait été sa principale enseignante. Celle-ci lui avait recommandé de prier de toutes ses forces Jeanne Mance, leur patronne, pour obtenir enfin un poste. Et cela avait fonctionné ! Geneviève en avait eu le cœur plein de joie. Enfin, elle avait cessé de culpabiliser, car ses parents, peu fortunés, s'étaient saignés à blanc pour qu'elle ait un métier. Ils étaient assez ouverts d'esprit et ne cessaient de répéter à leur fille qu'être une fille, justement, ne signifiait pas être au service d'un mari et d'une famille. Ainsi, la jeune femme n'avait pas regretté d'avoir tant prié et de ne pas s'être découragée. Malgré cette victoire tardive, Geneviève avait souvent eu l'impression de ne pas arriver à trouver sa place dans un monde dont elle avait du mal à déchiffrer les codes. Toutefois, quand parfois elle se demandait si elle était faite pour le bonheur, une force intérieure lui confirmait qu'elle ne devait jamais perdre l'espoir d'être heureuse.

Puis, son réseau de connaissances et ses activités s'étaient brusquement réduits quand Geneviève avait momentanément dû laisser les religieuses de l'Hôtel-Dieu, après une seule année de loyaux services. En 1940, elle s'était mariée et avait eu une fille, Madeleine. Cinq ans après la fin de la guerre, en 1950, après avoir longtemps tergiversé, elle avait dû se résoudre à se séparer de son mari, un être violent, puis à demander le divorce, malgré la peur du qu'en-dira-t-on. Ses parents, une fois de plus, lui avaient proposé de l'aider, comprenant son choix de quitter



un homme dur et intraitable. Geneviève, gênée de dépendre du couple de petits commerçants, avait néanmoins choisi de rester à la maison pour élever sa fille. Elle était persuadée qu'elle finirait bien par dénicher un emploi après cette brève parenthèse, bien justifiable pour une jeune mère, de surcroît sans époux. Mais ce n'avait pas été tout à fait le cas. Elle avait effectué divers petits boulots, dont celui d'aider ses parents dans leur modeste mercerie, rue Masson. Elle triait des bobines de fil de diverses couleurs et repliait des coupons de divers tissus, entre de longues périodes de chômage qui la déprimèrent. Quand elle décida de revenir définitivement sur le marché du travail, on lui répéta que les temps étaient plus difficiles, la guerre ayant coûté très cher à tout le monde. On lui laissa également entendre qu'elle avait vieilli et qu'elle devrait impérativement s'adapter aux nouvelles techniques et méthodes dans le domaine de la santé. Cela ne lui faisait pas peur : Geneviève était une fille courageuse et elle aimait les défis. Sa famille et ses amis lui remontaient le moral, en lui affirmant que les choses finiraient par s'arranger et qu'elle occuperait tôt ou tard un emploi comme infirmière.

Comme cela est souvent le cas, un hasard avait décidé de son destin. Geneviève tomba sur une annonce de la compagnie Moretti parue dans le journal *La Patrie*, alors qu'elle épluchait pour la énième fois les petites annonces à la recherche d'un emploi. Un poste qui répondait justement à ses compétences. On recherchait une personne fiable et discrète, capable de faire face à diverses situations d'urgence. Il s'agissait d'un nouveau poste en soins infirmiers, Moretti prenant de l'expansion et augmentant le nombre de ses employés, dont il fallait assurer la sécurité. C'était du moins ce que précisait l'annonce. Pour tout dire, Geneviève connaissait vaguement cette compagnie. Elle mangeait peu de pâtes, préférant de loin le riz et les pommes de terre. En lisant l'annonce, elle s'était souvenue de sœur Anna, une Italienne lui ayant dit que son frère travaillait

justement dans cette usine. Elle téléphona donc à cette religieuse, qui lui dit gentiment qu'elle pourrait donner son nom au cas où elle aurait besoin d'un petit coup de pouce. Geneviève en fut rassurée. Elle vivait à une époque où il fallait mettre toutes les chances de son côté. C'était du reste la première fois qu'elle utilisait un tel soutien, et cela fonctionna : une semaine après avoir envoyé son curriculum vitæ, en prenant soin de mentionner le nom de sœur Anna, elle fut convoquée pour une entrevue. Elle passa divers tests et remplit plusieurs formulaires. Elle fit la rencontre de M. Rivard, qui était alors chef des ressources humaines et qui lui parla en termes élogieux du frère de sœur Anna qu'il connaissait personnellement, bien sûr. Puis il conclut en lui confirmant qu'elle commencerait à travailler dans les jours suivants.

L'entrée chez Moretti fut l'un des plus beaux jours de sa vie. Geneviève avait l'impression d'avoir enfin trouvé l'emploi idéal. Quand on l'embaucha, elle se sentit immédiatement valorisée. En plus de gagner de l'argent, elle avait trouvé un travail plus stable que ceux qu'elle avait connus depuis des années. Elle pouvait enfin mettre à profit ses compétences et elle envisageait même de travailler jusqu'à sa retraite dans cette entreprise, un fleuron de la société.

Comme Geneviève s'était beaucoup privée par le passé, elle se mit à caresser des projets. Grâce à cet emploi, elle pourrait enfin voyager et profiter de ses quatre semaines de congé ! Madeleine verrait un peu le monde. En 1954, l'année où Geneviève intégra la compagnie Moretti, la jeune fille allait sur ses quatorze ans. Geneviève souhaitait ouvrir l'esprit de son unique enfant et surtout compenser le manque de figure paternelle, car Madeleine souffrait beaucoup du fait que ses parents ne vivaient pas ensemble. Cela était sans compter les moqueries à l'école, où on la traitait méchamment de fille de divorcés.

Les premières années à l'usine Moretti furent des plus enthousiasmantes. Certains collègues devinrent des amis. C'était surtout un monde d'hommes. Mais Geneviève se lia avec les secrétaires, la réceptionniste et l'une des employées de ménage. Parfois, avec ces compagnes de travail, elle allait au théâtre, au cinéma et au restaurant. Tout lui plaisait dans cet environnement convivial. Les patrons, des hommes d'un certain âge, ne créaient de problèmes à personne. Étant souvent enfermés dans leur bureau, ils venaient rarement voir leurs employés, laissant cette tâche à leurs chefs de production. L'équipe était, dans l'ensemble, choyée.

Puis, du jour au lendemain, un changement se produisit dans la compagnie. L'atmosphère se détériora petit à petit, sans que personne ne comprenne ce qui se passait réellement. Comme dans bien des cas, les employés sont les derniers mis au courant des intrigues qui ont lieu derrière les grandes portes closes de ceux qui les dirigent. Le patronat évoqua la baisse de productivité, on réduisit le nombre de chefs de production et on accorda une retraite anticipée à celui dont Geneviève dépendait. Elle ne s'était jamais attendue à tant de changements, et si vite ! La direction continuait de parler de faire des sacrifices. Un nouveau chef de production fut engagé : M. James Cartridge. Arrogant, diplômé en commerce de l'Université McGill, ce jeune homme parlait à peine le français. Geneviève eut froid dans le dos quand elle le rencontra et qu'elle fut obligée de serrer sa main sèche et maigre. Elle frémit quand, avant qu'il lui intime de retourner travailler, il prononça, en martelant bien les syllabes, le mot « production ». Elle comprit alors que les temps étaient réellement difficiles. Ainsi, elle accepta de cumuler deux fonctions. En plus d'être responsable de la santé de tous les employés, elle remplaça à l'occasion une réceptionniste quand il y avait des temps morts. Elle accepta cette nouvelle charge, même si cela la rendait plus anxieuse, parce que ce double emploi était fort exigeant. Mais pour rester dans l'entreprise, après avoir

été longtemps sans emploi et après avoir souffert d'être loin du marché du travail, elle était prête à donner le maximum d'elle-même. Cependant, pour en avoir vu d'autres, Geneviève ne se faisait pas d'illusions : cette bonne volonté n'était sans doute pas la solution au cauchemar qui l'attendait...

## 2

À plus de quarante ans, Geneviève Boivin redoutait la perspective de se retrouver au chômage. Pire encore : à l'assistance publique. Elle en faisait souvent des cauchemars. Depuis deux ans, elle se retrouvait seule : ses chers parents étaient décédés un à la suite de l'autre, en 1962. Elle voulait croire qu'ils s'étaient beaucoup aimés. Du moins, le pensait-elle. Geneviève avait vite constaté qu'ils ne lui laissaient rien en héritage. Ils étaient locataires et louaient également à une riche famille de Westmount leur mercerie, rue Masson. Geneviève ne pouvait se résoudre à faire partie encore une fois des demandeurs d'emploi. Sans être âgée, elle commençait déjà à faire partie du groupe de gens qui ne peut pas se permettre d'être trop longtemps sans travail. Elle ne voulait pas revivre l'envoi massif de curriculum vitæ, qui se terminait systématiquement par des lettres de refus. Chez Moretti, pendant dix ans, elle avait eu l'impression d'avoir enfin trouvé sa voie professionnelle. Même si des problèmes s'étaient profilés à l'horizon, et que l'entente avait été rude avec M. Cartridge, son supérieur, Geneviève avait été prête à bien des sacrifices.

Ainsi, tout s'était relativement bien passé, jusqu'à un certain jeudi du mois de mars. La journée avait commencé comme d'habitude. Le réveille-matin avait sonné et Geneviève s'était levée un peu avant sept heures. Après avoir pris un petit-déjeuner sur le pouce – une tranche de pain et un café –, elle s'était précipitée dans la rue pour ne pas rater l'autobus.

Le trajet était long depuis son petit appartement de la rue Sainte-Famille jusqu'à l'autre bout de la ville, chez Moretti. Comme il s'était mis à pleuvoir ce matin-là et qu'elle avait oublié son parapluie, elle avait dû attendre, rue Sherbrooke, sous un arbre bondé de monde. Elle ne voulait surtout pas arriver en retard au travail. Cela ne lui était jamais arrivé. Or maintenant que la situation de l'entreprise avait changé, et qu'on ne pensait qu'à la chaîne de production, elle sentait qu'elle n'avait pas le droit à l'erreur, et elle ne voulait pas être le maillon manquant.

À dix-sept heures, ce jeudi-là, Geneviève consulta sa montre pour la première fois de l'après-midi. Toute la journée, elle n'avait cessé de faire des pansements pour des blessures bénignes, de regarder des gorges irritées, d'examiner des oreilles inflammées. Il était grand temps de partir. Cependant, au moment où elle s'apprêtait à décrocher son manteau de la patère, un employé l'avisa que James Cartridge l'attendait dans son bureau. Geneviève eut un frisson. Son cœur se serra. Elle se mit à trembler légèrement, à la fois intriguée et inquiète. Son intuition, qui lui mentait rarement, lui disait qu'il s'agissait d'une mauvaise nouvelle. Rien de surprenant de la part de cet Anglais agressif. En même temps, de toute son âme, elle espérait se tromper. Elle se rendit dans le bureau de son supérieur, frappa et ouvrit dès que le chef de production lui indiqua d'entrer.

— Geneviève, dit aussitôt James Cartridge, assis derrière son bureau. Si tu veux bien prendre place.

Il lui désigna la chaise devant son pupitre.

Geneviève ne fut pas surprise de ce tutoiement familial. Certes, en anglais, le «vous» n'existe pas comme en français. En dépit de son accent à couper au couteau, Geneviève décela tout de même dans cette familiarité subite une forme de mépris. Cela

demeurait à ses yeux une impolitesse, un manque de savoir-vivre, d'autant plus qu'elle était dans la quarantaine ! Elle aurait pu être la mère de cet insolent.

Nommé au poste de supervision depuis peu, ce James Cartridge était un homme imposant malgré sa jeunesse. Très chevelu, portant une barbichette, il se donnait des airs d'autorité. Geneviève se sentit très nerveuse. Se pouvait-il qu'on ait dit vrai quand on affirmait que des changements auraient encore lieu chez Moretti ? *Non*, pensa-t-elle en s'accrochant désespérément, *ce ne sont que des rumeurs, après tout*. Elle fixait son superviseur, mais M. Cartridge ne la regardait pas. Il faisait semblant de fouiller dans des papiers. Sa table était impeccable : un encrier, des plumes et des stylos dans un porte-crayon en forme de vase, un dictionnaire, une pile de papiers. Derrière lui, sur une étagère où l'on aurait dû y voir des livres, s'étaient étalées des photos de famille. Ainsi, cet homme était marié, puisqu'on le voyait entouré d'une femme et de deux enfants qui souriaient : l'image immobile du bonheur. *C'est sans conteste la famille de James Cartridge*, pensa Geneviève, déjà consternée à l'idée de ce qu'elle allait entendre. Dans un coin, une immense plante verte juchée sur un tabouret paraissait bien fanée et demandait à être arrosée. Cette présence végétale complétait ce décor faussement chaleureux.

— Geneviève, tu sais sans doute pourquoi je voulais te voir, débita-t-il sans aucune émotion dans la voix.

Le cœur de Geneviève battit très fort. Soudainement, sans raison, elle se sentit coupable. Quelle faute avait-elle bien pu commettre ? La veille, un employé lui avait montré une vilaine plaie à la main. Elle n'était pas médecin ! Après l'avoir désinfectée, elle avait recommandé à l'homme de consulter. Il pouvait s'agir d'une infection qui pouvait s'aggraver. Elle lui avait aussi reproché de ne pas la lui avoir montrée plus tôt. Un autre jour,

elle avait fait des erreurs en anglais en parlant au téléphone, alors qu'une fois de plus, elle s'était précitée au standard téléphonique pour remplacer la personne qui aurait dû s'y trouver. Cela restait des fautes sans importance. Ainsi, que pouvait-on, réellement, lui reprocher ? Geneviève tentait de chercher dans sa mémoire toutes les fois où elle avait pu commettre des erreurs. Elles s'accumulaient certainement, pourtant chacune d'elles paraissait tout à fait banale. Dans l'ensemble, Geneviève était plutôt fière de son travail et elle ne comprenait pas pourquoi M. Cartridge avait l'air aussi fermé et dur.

— Non, répondit-elle d'une voix blanche.

— Notre compagnie souhaite prendre de plus en plus d'essor, Geneviève, enchaîna-t-il sans tarder. Je n'irai pas par quatre chemins : c'est ta dernière semaine de travail ! J'aime mieux t'avertir avant que tu reçoives une lettre qui le confirme.

James Cartridge prononça ces impitoyables mots comme s'il avait voulu se disculper de la sale tâche qui lui revenait : celle de congédier des employés.

La phrase frappa Geneviève de plein fouet. Comment n'avait-elle pas vu venir ce dénouement ? Il est vrai qu'elle l'avait craint. Mais comme ça, maintenant, sans appel ! C'était dur à prendre. Elle balbutia une phrase incompréhensible, ce qui suscita un regard sévère du chef de production qui la fixa avec des yeux implacables, l'air de dire : « Tu n'as aucune aptitude, Geneviève. » Elle se sentit faiblir sous ce regard méprisant.

— Mais... mais pourquoi ? osa-t-elle enfin demander.

L'homme la toisa avant de répondre :

— Ce n'est pas en donnant des congés à tous les employés qui viennent brailler dans ton infirmerie que tu vas faire prospérer Moretti !



— Mais..., bredouilla Geneviève. Ces employés étaient malades!

— Malades? tonna l'homme. Avoir un peu de fièvre, un rhume ou une coupure ridicule au doigt n'empêche pas de travailler, et tu le sais très bien.

Geneviève retint un geignement. Cela était tellement injuste!

— J'exerce ce métier depuis 1939, monsieur! eut-elle l'audace de dire.

Reprenant son souffle, elle ajouta:

— On m'a donné pleins pouvoirs ici, chez Moretti, pour décider qui ou non était en mesure de travailler! Alors...

— *Stop it!* trancha Cartridge. L'idée est d'être juste, et non permissive. Tu ralentis la production. Point final. *Period!*

Cette fois, Geneviève retint un sanglot de désespoir.

— Je comprends ton émotion, ajouta toutefois son supérieur en ouvrant un tiroir.

Geneviève remarqua qu'il faisait deux choses à la fois, comme s'il voulait montrer qu'il était très occupé et qu'elle devait au plus tôt quitter son bureau.

— Cette mise à pied est nécessaire pour le redressement de notre compagnie, souligna-t-il, toujours sur le même ton glacial.

Il la fixa de nouveau sans manifester d'expression.

— Je te souhaite bonne chance dans tes démarches, Geneviève, déclara-t-il en se levant et en lui désignant la porte.

Ce fut pour Geneviève comme si on lui avait asséné un coup de massue sur la tête. Elle se fit l'effet d'un automate. Elle se leva

machinalement, regarda avec hébétude son chef de production et le remercia alors que, au contraire, elle voulait pleurer ou crier sa colère. Car c'était bien le désarroi qui s'emparait de son être. Rien d'autre. Or elle savait bien qu'elle n'avait pas le droit de montrer qu'elle était fâchée, et surtout pas dévastée. La faiblesse n'avait aucune place dans le monde du travail. Elle le comprenait amèrement aujourd'hui. Sortant dans le couloir éclairé par des néons et se dirigeant vers l'infirmierie, Geneviève s'y assit dès qu'elle y mit les pieds. Elle était sonnée, incapable de croire ce que venait pourtant de lui annoncer M. Cartridge. Son discours ne pouvait pas être aussi méchant. Non ! C'était impossible ! Il mentait. Moretti, une compagnie remarquable, soucieuse de ses employés, ne pouvait pas être en mauvaise position et ne penser qu'à prendre de l'expansion ! En revanche, Geneviève savait que cette compagnie tenait à ses profits. C'était bien normal. Mais cela n'expliquait pas cette brutale mise à pied. Geneviève serait-elle réduite à errer dans les rues ? Sans parents ? Sans travail ?

Personne n'avait remarqué dans la salle principale que Geneviève était livide et qu'elle était sur le point d'éclater en sanglots. Elle retint ses larmes de toutes ses forces quand une collègue, la secrétaire de direction, lui demanda :

— Tu reviens de chez Cartridge ? dit-elle tout bas.

— Oui.

— Tu n'es pas la seule.

— Que veux-tu dire ? s'enquit Geneviève auprès de cette collègue bienveillante.

— Il vient de mettre dehors deux autres employés. Deux que tu as soignés le mois dernier. Surtout, ne le prends pas personnellement. Tu as toujours fait du bon travail.

— Roger ? souffla Geneviève, pétrifiée.

— Oui.

— Oh non ! Pas Roger, il a trois enfants !

Geneviève ne savait plus quoi dire ni quoi penser. Elle ne voulait pas s'empêtrer dans des excuses ou dans des justifications qui n'avaient rien à voir avec son congédiement. Son seul but, désormais, alors qu'elle était épuisée d'avance, était de trouver un emploi le plus tôt possible. Son indemnité et ses allocations de chômage ne lui permettraient certainement pas de payer tous les comptes qui s'accumuleraient et qui menaceraient de transformer son existence en enfer.

La dernière semaine de travail sous la gouverne de l'ingrat chef de production fut l'une des plus difficiles pour Geneviève. Elle se résignait à tourner une page très humiliante de sa vie. C'est peu dire qu'elle n'avait pas le cœur à l'ouvrage. Quand des ouvriers venaient la consulter, elle avait la tête ailleurs, le cœur inquiet et elle s'entendait répondre, sans savoir ce qu'elle disait réellement. Elle était devenue un vrai robot.

Quand elle reçut la lettre officielle qui confirmait son congédiement, elle était déjà partie de Moretti dans son esprit. Elle était plongée dans ses pensées sombres à l'égard de l'avenir. Elle se visualisait, feuilletant les petites annonces de *La Patrie*, chaque semaine, ou encore se rendant dans divers hôpitaux et dispensaires proposer ses services d'infirmière, car il valait toujours mieux se présenter en personne. Qu'allait-il se passer maintenant ? Elle savait que cette incertitude lui enlèverait le sommeil.

Geneviève employa sa dernière journée à vider son petit bureau. Un cartable, des crayons, une boîte de papiers mouchoirs et quelques photos de Madeleine enfant dans une

enveloppe fleurie. C'était peu, et pourtant toute sa vie s'était trouvée dans cet endroit qu'elle considérait à présent comme étant le plus triste qu'elle ait occupé. Elle glissa les photos dans son sac : celles de vacances à la mer, dans le Maine, ou dans les Laurentides avec sa fille, une autre à sa première communion, ou cette autre encore au restaurant Chez Pierre, rue Labelle, où les deux adoraient aller savourer des pâtisseries. Enfin, celle où Geneviève était assise à ce même pupitre, le regard fier et heureux d'avoir enfin trouvé du travail. Elle referma lentement son sac, en souhaitant pouvoir installer ces photos dans un autre lieu de travail où, l'espérait-elle, elle resterait plus longtemps.

Quand Geneviève fut sur le point de franchir le seuil de l'immeuble, elle regarda une toute dernière fois les lettres formant le mot MORETTI, mis bien en évidence sur un grand mur du hall d'entrée, où se pressaient les employés. Elle se dit qu'elle devrait désormais se battre pour dénicher un autre emploi. Son aventure commençait à nouveau.